

## Une lecture du roman de Laila Lalami: *Espoir et autres quêtes dangereuses*.

Salima Khattari  
Université Chouaïb Doukkali

### Introduction

Les dix-sept kilomètres qui séparent l'Espagne du Maroc s'érigent comme un véritable iceberg face aux yeux des candidats clandestins désireux de fuir des sociétés sclérosées en aspirant à de nouvelles contrées plus clémentes. Ce phénomène préoccupe aussi bien les mass-media que la littérature, la peinture et la photographie. En effet, tous les jours, nous sommes pris d'assaut par de nombreux articles témoignant de l'arrestation des clandestins les plus chanceux ou encore de la mort de nombreux d'entre eux durant la traversée de la Méditerranée. Concernant la peinture, évoquons un des tableaux de Mahi Binebine, sur lequel figurent trois silhouettes sans visage, prêtes à embarquer sur une patera ; Binebine consacra son roman *Cannibales* également à la dénonciation des horreurs de l'immigration clandestine. Ce qui fait la singularité de ce livre est que la responsabilité du drame est partagée aussi bien par les pays du Sud, sources de misère, que par ceux du Nord, de plus en plus répressifs et discriminatoires dans leur politique à l'égard des étrangers.

En matière de photographie, les travaux de Leila Alaoui allient art et sociologie afin de mettre en exergue l'impact réel de la dénonciation ; *No pasara*, son documentaire-photo paru en 2008- a comme thématique le désir de nombreux jeunes marocains de quitter le royaume pour un avenir meilleur et de franchir le mur-frontière séparant le Maroc de L'Espagne.

Quant à la littérature, nous assistons à la naissance d'une nouvelle littérature maghrébine qui, au lieu de critiquer le colonialisme qui a sévi au début du vingtième siècle en Afrique, se pose comme cheval de bataille de l'immigration clandestine. L'originalité de cette littérature réside dans la diversité des langues ; nombreux sont les écrivains qui se sont penchés sur ce problème épineux en recourant à l'arabe, le français et même l'anglais. C'est le cas notamment de Laila Lalami dans *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*.

*Hope and other dangerous pursuits (De l'espoir ou autres quêtes dangereuses)*, le premier roman de Laila Lalami, a suscité de nombreuses critiques aussi bien aux Etats-Unis qu'au Maroc. Dans un entretien accordé à *Jeune Afrique*, Lalami explique : « La critique a présenté mon livre avec beaucoup de sensibilité et d'intelligence rapprochant de l'immigration mexicaine la fuite désespérée des marocains que mon livre raconte... ».

En effet, cela nous rappelle la police de la frontière arrêtant les clandestins à plusieurs reprises alors que les « coyotes » (les passeurs) touchent près de 1.000 dollars pour acheminer un « Wetback » du Mexique à Los Angeles. Une situation

similaire est vécue en Méditerranée et c'est ce qu'illustre le roman de Lalami. Une fiction où quatre personnages marocains, tous au bord du désespoir, décident de traverser illégalement à bord d'un embarcadère, versant en contrepartie une somme de mille Dirhams à Rahal le passeur. Le choix du prénom « Rahal » n'est pas gratuit. Ce mot signifie « nomade » et suggère implicitement les nombreux déplacements, principale activité des clandestins.

Autre remarque à relever lors de la lecture du roman est le marquage géo-linguistique : il s'agit de l'usage de mots étrangers ou régionaux. Concernant *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*, il est question de la « darija », langue parlée par les marocains : « heb rshad », « ala slamtk », « kanya makan ». La présence de la darija traduit le désir de couleur locale recherché par l'écrivaine. En effet, le roman choisit pour fond de toile le Maroc (Tanger, Rabat, Casablanca), où sont peints des personnages marocains et une réalité marocaine. Cela ne va pas sans traduire l'intérêt porté par l'auteur au Maroc : « I had been living in America for eight years and I was always hungry for news about Morocco ».

Il faut dire que la critique littéraire américaine a mis le doigt sur le sujet principal relevé par le roman. Elle n'a pas qualifié le livre d'exotique, mais a plutôt décelé beaucoup de réalisme et d'objectivité dans la démarche littéraire de Laila Lalami. Les critiques américains, à l'unanimité, voient une peinture émouvante de la réalité marocaine et une description de l'immigration clandestine. Pour n'en citer que quelques uns :

« this is no morality tale ; these are complex characters facing insoluble dilemmas ....[ the text] is an acute observation of why people risk their lives to come to the west and work menial or worse jobs » ( « Moroccan adrift », A.Ross).

« it's a very colorful picture of nowadays Morocco and clash of its traditional and modern faces .... However the accent is on the horrifying economic situation with huge unemployment population, extremely corrupted system, from university via any sort of bureaucracy until the judicial system .... This is a story about their hope which helps them to stay alive » (« Lovely debut », Milan Ranisavljevic).

« Hope and other dangerous pursuits show us a view of Morocco through varied and just eyes » (« A super collection », Katrina Denza).

-

La presse marocaine, quant à elle, lui réserva (et continue de le faire) de nombreux articles dont voici quelques titres :

« dessine-moi le désespoir : un récit où Laila Lalami parle sans concession des drames de l'immigration clandestine » (K.A. *Le Matin*, 7 Mars 2008).

« Laila Lalami signe son ouvrage à Casablanca. Ce roman revient sur le thème de l'immigration clandestine » (*Aujourd'hui le Maroc*, 15 Février 2007).

« Laila Lalami décrit le quotidien de petites gens sans manichéisme ni misérabilisme mais avec une empathie rare » (Jamal Bous Haba, *Le Journal hebdomadaire*, 15 au 21 septembre 2007).

« Écrit en anglais, le premier roman de la marocaine Laila Lalami a connu un bel accueil outre-Atlantique, il sort aujourd'hui en français » (Tirthankar Chanda, entretien réalisé le 20 Mai 2007, *Jeune Afrique l'intelligent*).

Nombreux sont les ouvrages qui se sont penchés sur le thème de l'immigration clandestine. Aujourd'hui Laila Lalami joint sa voix aux autres afin d'évoquer, à sa manière, le drame de l'errance. C'est autour de ce thème que s'articulera notre travail.

### **Laila Lalami**

Elle est avant tout enfant du pays, originaire de Rabat où elle décrocha une licence en lettres. Elle obtint, par la suite, un master en linguistique à l'université de Londres et est titulaire d'un doctorat en linguistique, délivré par l'université de South California de Los Angeles.

Elle a créé un blog littéraire aux Etats-Unis, véritable tribune libre où l'auteur s'exprime face à tout ce qui se passe. A ce propos, Lalami déclare : « Au lendemain du 11 septembre 2001, j'ai ressenti le besoin d'avoir une tribune libre indépendante de tout journal... ». Le but premier du blog est de défaire les clichés qui étiquettent les Arabes de terroristes et de fanatiques et ce, suite à l'attentat du World Trade Center.

Écrit en anglais, le premier roman de Lalami a connu un bel accueil : *Hope and other dangerous pursuits* traduit en français sous le titre *De l'espoir et autres quêtes dangereuses* en 2007, et sera réédité par la maison d'édition marocaine Eddif en octobre 2007. Dans *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*, Lalami parle des immigrés illégaux appelés aussi des « haraguas ». L'auteure définit ces derniers comme " ceux qui brûlent. Ils brûlent leurs papiers, leur vie ou leur avenir, je ne peux répondre " (« those who burn. Whether they were burning their papers, their lives or their futures, I couldn't tell »).

Il s'agit, ainsi, d'un groupe d'émigrants marocains qui tente de traverser le détroit de Gibraltar. Le livre commence par la traversée en mer :

les vagues sont d'un noir d'encre, à l'exception de quelques touches d'écumes ça et là, luisantes de blanc sous la lune, comme des pierres tombales dans l'obscurité d'un cimetière. (*Espoir* 10)

À l'aide de l'analepse, leur histoire et vie nous sont racontées avant leur départ. Cette digression permet à l'auteur d'analyser le pourquoi et le comment du voyage. Deux jeunes diplômés chômeurs, une étudiante et une femme mariée accompagnée de ses trois enfants, décident de mener ce voyage téméraire. Rien ne semble les rapprocher si ce n'est ce même espoir d'atteindre l'autre monde et y construire une vie meilleure. Quels que soient les chemins empruntés par ces personnages avant leur départ, ils sont tous traversés par la pauvreté, le désespoir et des lendemains incertains.

Faten, jeune islamiste, membre actif au sein d'une association islamiste estudiantine, ne réussit pas à franchir le cap de la première année universitaire. Elle tentera d'émigrer sous l'influence de «*son chef spirituel*». Halima, autre personnage féminin, est une femme violente par son époux. Elle essaya, après maintes tentatives, de se séparer de ce dernier. Elle ira même jusqu'à chatouiller l'orgueil d'un juge, mais sans résultats. Elle décidera, donc, de traverser à risques et périls à bord d'un zodiac. Aziz Ammor, lassé d'attendre un emploi, décide de partir en laissant derrière lui sa femme. Mourad, désespéré de son morbide salaire de guide, croit en un avenir meilleur sur l'autre rive. Des rêves qui se briseront lorsque le passeur, chargé de les mener à destination, les abandonne chacun à leur sort en pleine mer.

Les histoires de «*harragas*», dont les colonnes de journaux sont couvertes, ne laisseront pas Lalami insensible : «*ce genre d'histoire m'a beaucoup marquée et j'ai trouvé le thème du hrig*». Le naufrage d'une patera quelque part en mer, avec le nombre de morts et de disparus que cela implique, des images de garde-côtes qui sauvent les rescapés de la mort ou qui les interceptent, sont autant d'images qui remplissent notre quotidien, heurtent notre esprit et nous interpellent.

Qui sont ces êtres ? Quelles sont leurs histoires ? Pourquoi ont-ils décidé de prendre le large ? Toutes ces interrogations soulèvent la problématique dans laquelle s'inscrit le roman : il s'agit du phénomène de l'immigration clandestine. D'ailleurs, la création littéraire autour de l'immigration clandestine n'est pas nouvelle, citons à titre d'exemple *Tu ne traverseras pas le détroit* de Salim Jay. La particularité de Lalami est d'avoir humanisé ces ombres chinoises, de les avoir sorties de l'anonymat en leur donnant un nom, un futur, souvent rêvé et qui finit par se briser. À travers ces personnages, c'est toute la société marocaine qui se dessine avec sa pauvreté, sa corruption, son système d'éducation défaillant autant d'éléments pouvant justifier maux et injustices. La pauvreté est très explicite dans

les chapitres « la fanatique » et « trajets en autobus ». Dans le premier, il est question de « Douar Ihajja », un des bidonvilles reculé de la ville de Rabat. Nous n'allons pas sans nous imaginer la vie précaire et misérable que doivent mener ses occupants. Faut-il rappeler que les auteurs des attentats de Casablanca sont le fruit de ces mêmes milieux. La pauvreté et la misère dans lesquelles baignent ces populations ne peuvent qu'engendrer un ras-le-bol qui se manifeste soit par la ferme volonté de quitter le pays, soit par la violence et la haine reportées sur autrui ou encore l'embrigadement religieux. Cette « silhouette encapuchonnée », emprisonnée par les tentacules du fanatisme, n'hésite pas à mener une propagande islamiste et à « contaminer » d'autres afin d'élargir davantage le cercle et de « dépraver » les esprits faibles. En effet, Faten réussit à embrigader Noura, fille cependant issue d'un milieu social aisé. Les quelques pages de ce chapitre laissent découvrir un discours emprunté à celui des islamistes :

les Américains nous détestent, seulement si mon père  
est sur le droit chemin, Notre sort est entre les mains de  
Dieu, pourquoi avait-elle éprouvé le besoin de se  
tourner vers la religion ?, se demanda le père de Noura.  
(51)

Peut-être que le nombre de pots-de-vin qu'il avait touché était à l'origine de ce qui arrivait à sa fille. Le personnage de Larbi est un des nombreux corrompus qui font le beau et le mauvais temps. Ce dernier n'hésite d'ailleurs pas à éliminer Faten des épreuves universitaires et ce, en faisant appel à un des ses coreligionnaires. Le personnage de Faten optera pour la traversée vers l'autre rive afin de mettre fin à ses déboires. Ayant réussi à fouler le sol espagnol, Faten tombera dans la dépravation, mais cette fois d'une autre sorte : la prostitution.

Dans le chapitre intitulé « Trajets en autobus », l'écrivaine décrit le bidonville dans lequel vit le second personnage féminin Halima. Cette dernière survit avec sa famille dans une « chambre unique, un endroit sombre et humide, sans fenêtre » (68). Il est question d'un de ces bidonvilles où les gamins se rencontraient dans « ces ruelles crasseuses » pour « sniffer de la colle le jour et traîner en bande le soir ». Quel est le motif qui pousse Halima à s'embarquer vers un avenir incertain ? A l'indigence s'ajoute la violence conjugale que doit quotidiennement affronter cette dernière. Le lecteur assiste à une scène de corruption où Halima essaye de « graisser la patte » au juge, censé se prononcer sur le divorce.

La pauvreté ne se limite pas à la description du bidonville, mais elle est visible à travers l'évocation d'une scène de mendicité dans un autobus (77). Cet épisode reflète une nouvelle fois la marginalisation que subit une partie de la population. Les exemples que nous venons de voir traduisent les raisons majeures du départ : la pauvreté, la misère sociale, les conflits et les violences à répétition ou encore les persécutions personnelles. Les conclusions auxquelles nous avons abouti nous poussent à soulever la question de l'immigration clandestine et à y réfléchir.

Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur l'étude de Smaïn Laacher intitulée *Le Peuple des clandestins* et sur le roman de Salim Jay.

### **Essai de définition de l'immigration clandestine**

L'immigration clandestine pourrait être définie comme cette « désespérante impuissance de l'état à maintenir intact son pouvoir souverain sur l'étranger qui vient de l'extérieur sans s'annoncer, ainsi que l'exigent le droit et la morale » (Laacher 11). Ce phénomène date de la moitié de vingtième siècle. Il est à souligner que les attentats de septembre 2001 ont participé à une nouvelle perception des flux migratoires dans la mesure où l'état se resserra davantage lors des contrôles des frontières. L'immigration clandestine implique deux choses, à savoir la présence inacceptable et la volonté de dissimulation, ainsi qu'une violation du « chez-soi ». Elle est une expulsion (mettre en dehors de) et un mouvement (qui se manifeste par de nombreux déplacements dans le temps et dans l'espace), et s'accompagne d'un brouillage de références poussant le clandestin à se délier d'une identité civile et sociale. Cela ne va pas sans nous rappeler la Guinéenne, autre personnage entreprenant le voyage avec les quatre protagonistes marocains dans le roman de Lalami :

la guinéenne jette un morceau de papier par-dessus bord. Sa carte d'identité, pense Mourad. Elle dira probablement qu'elle vient de Sierra Leone pour obtenir l'asile politique. (17)

Comme le corrobore la lecture de ce court paragraphe, les candidats à l'immigration sont prêts à traverser la mer à bord de ces « barques de la mort »<sup>1</sup> pour fuir leur misère et leur pauvreté. Partir d'« ici » pour aller « là-bas » correspond à une véritable traversée de l'horreur, la tragédie de cette entreprise peut être rattachée au complexe de Caron. En effet, l'élément eau constitue une des « quatre patries de la mort » (Bachelard 86). De plus, les dépouilles humaines peuvent être restituées à l'air, à l'eau, à la terre ou encore au feu. Etant donné qu'il s'agit d'un voyage à bord d'une patera, nous nous intéresserons à l'eau, en l'occurrence à la mer qui a une fonction d'opposant car elle engouffre dans son ventre les nombreux prétendants à l'immigration. La patera qu'utilisent les clandestins évoque également l'image d'un cercueil, métonymie de la mort. Par ailleurs, pour emprunter l'idée de Bachelard, on avancera que le cercueil correspond au dernier voyage, celui qui rappelle le fleuve du Styx de la mythologie grecque et la figure du passeur Caron, symbolisée par le personnage du passeur. Par conséquent, l'eau convoque l'image de la mort, qui à son tour est associée au voyage qui se fait sur la barque de Caron.

L'immigration peut être expliquée ou liée à l'absence de foyer, qui comme le pense John Berger, entraîne la fragmentation, le non-être et l'irréalité. Foyer est à comprendre comme le « noyau central de la moralité domestique »<sup>2</sup>, en d'autres

termes ce qui protège la propriété de la famille. Cette notion de foyer s'étend même à la patrie, il représente le centre du monde, au sens existentiel. D'ailleurs, Mircea Eliade montre que les bases du monde sont établies à partir du foyer. En effet, émigrer signifie à la fois partir et déconstruire le sens du monde car cette unité, que représente le foyer, est dissolue. L'immigration, selon John Berger, devient une « faute originelle ». C'est parce que l'immigré clandestin a péché, qu'il devient étranger à lui-même en cherchant l'insertion ailleurs, il ne recouvrera jamais ce qui a été perdu : c'est-à-dire la patrie ou la terre natale. En conclusion, l'idée de foyer est très importante dans la mesure où il est le centre du monde, mais aussi le lieu du départ et du retour.

Le chapitre « Retour à la maison » dans *De l'Espoir et autres quêtes dangereuses* est une illustration du foyer. Nous avons le personnage Aziz qui a réussi à rejoindre l'Espagne illégalement, mais devient travailleur immigré après la régularisation de ses papiers puis retourne au foyer après de nombreuses années passées en Espagne. Ce retour non définitif pour des vacances, n'a pas lieu sans surprise. De nombreuses choses ont changé pendant son absence : la disparition de son père, « ces rides marquées sur le front de sa femme », l'appel des muezzins qui ponctuait la journée et qu'il retrouvait, et puis surtout « ces nombreux voiles islamiques qui recouvrent entièrement les cheveux d'un certain bon nombre de femmes ».

Le dernier élément rappelle l'enquête menée par Laila Lalami sur l'hystérie déclenchée par le voile islamique : « Look into the Muslim Headscarf Hysteria in France », parue dans *The Nation* le 24 novembre 2007. Dans cette étude, Lalami ne mâche pas ses mots à l'égard de la politique française, qu'elle qualifie d'hypocrite. En effet, les polémiques successives sur le voile en France n'ont fait que détourner l'attention sur les réels problèmes. Le débat sur le voile ne fait que masquer le racisme nu et cru de certains. Ce fut au nom de la laïcité que le débat prit une telle envergure, sachant que la laïcité de l'État est un principe constitutionnel propre à la France. Comme le dit si bien Lalami : « Je ne suis pas d'accord avec le port du foulard, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que les femmes aient le droit de le porter ».

Après cette parenthèse, nous déduisons que le foyer est un lieu à double sens : partir pour y revenir. Ainsi, Aziz revient au pays natal pour un laps de temps, afin de regagner ensuite l'Espagne, le pays d'accueil. « Le vieux continent, atteste un chroniqueur de *L'Opinion*, doit mettre la main à la poche pour faire en sorte que les candidats au suicide restent chez eux entourés des leurs et non pas de leurres ».

Autre entrefilet, mais cette fois il s'agit de *Libération* : « grosse prise de la Marine royale en Méditerranée ». S'agit-il comme l'affirme ironiquement Salim Jay, de « poissons refoulés à l'exportation? ». <sup>3</sup> Les affabulations, concernant les clandestins, sont nombreuses.

## **Les immigrés clandestins**

Ces sont des « brûleurs », ou encore des « brûleurs de tout document d'identité ». Il est question aussi de « nouveaux kamikazes », mais différents des premiers, car ils s'autodétruisent au lieu de détruire. Un clandestin est « un être innommable, dans toutes les acceptions du terme », celui dont on signale la présence par un « il se cache là-bas », « près du port » ou « en face du quai » (Laacher 90). Bref, il est celui dont la présence illégitime oblige à une fausse invisibilité et à une perpétuelle mobilité qui constitue, de loin, son activité essentielle.

Le clandestin, en quittant son pays, est convaincu que plus rien n'est envisageable dans le monde où il se trouve et qu'avec le départ une nouvelle vie s'offre à lui. Il croit en l'Eldorado. Cependant cette image édénique serait démythifiée s'il prenait connaissance des conditions du voyage et de l'accueil réservé par le pays hôte. Ce sont des pateras (vient de « *pato* » qui veut dire canard en espagnol : barques utilisées, autrefois, pour la chasse au canard dans le sud de L'Espagne) ou encore des canots pneumatiques ou zodiacs qui servent de moyens de locomotion aux clandestins. Vous ne vous imaginez pas le nombre de personnes qui se faufilent dans ce genre d'embarcadère. La première page du roman fait état « d'un canot pneumatique, un zodiac de six mètres, prévu pour huit personnes » (9).

« Un aimant de quatorze kilomètres en Méditerranée » sépare le Maroc de L'Espagne. Quatorze kilomètres, un nombre que Mourad ne cessa de répéter. Cette distance semble accessible pour tout clandestin qui ne présage pas les mésaventures susceptibles de survenir au cours de la traversée. « Tout le monde dégage du bateau, maintenant ! Hurle Rahal [le passeur]. Vous finissez à la nage » (18). Le rêve s'arrête là pour certains, d'autres comme Aziz ou Faten, auront plus de chance, mais ils déchanteront rapidement en se rendant compte que l'Eldorado imaginé n'en n'est pas un.

## **Bilan**

Nous assistons à une recrudescence de l'immigration clandestine. Quelques chiffres nous rapprocheront de cette réalité amère que vivent les clandestins. Le 23 juillet 2002, 24 candidats à l'émigration clandestine, en partance du port de Laâyoune doivent leur vie à un SOS parvenu à la délégation des pêches maritimes de Laâyoune. Le même jour, la garde civile espagnole mit la main sur 31 candidats au large de la côte de Grenade. Six jours plus tard, les unités de la marine royale arrêterent un zodiac avec 15 candidats marocains à bord.

L'année 2001 a vu l'arrestation de 14405 clandestins dans le détroit de Gibraltar. (sources ?) Outre les pateras, les passeurs utilisent aussi des camions des transports routiers internationaux, des bateaux de pêche, de plaisance et même des navires assurant des liaisons entre les deux rives de la Méditerranée.

Comme nous pouvons le voir, le voyage est effectué dans l'angoisse d'une possible arrestation, d'un refoulement et est placé sous la menace continue de la mort. D'ailleurs, les chiffres sont parlants et alarmants ; plus de 1500 jeunes Africains sont morts noyés en mer, entre janvier et mai 2006, en voulant se rendre illégalement en Europe. Mourad pense « à ces harragas qui, au lieu de passer sur un bateau, préfèrent se planquer dans les camions de légumes » (150).

L'image « des corps de trois clandestins morts, asphyxiés couchés sur les cageots d'un camion de tomates à Algésiras » obsède l'esprit de Mourad ; son rêve se brisa et l'aventure du large s'effaça : « Mourad est assis sur une chaise en fer, menottes aux poignets. Il y a là des hommes et des femmes, enveloppés dans des couvertures, comme lui, blottis les uns contre les autres pour se tenir chaud »(23).

Le roman de Laila Lalami se termine sans apporter aucune réponse. Le dernier chapitre s'achève sur une touche presque positive. Mourad travaille, désormais, au Botbol Bazaar & Gifts et décide d'écrire sa propre histoire : celle où jadis il décida de « brûler » ou de « harag ». Les dernières lignes du roman peuvent être lues comme une métaphore de l'écriture, de la littérature d'immigration ou encore d'une création littéraire autour de l'immigration clandestine.

## **Conclusion**

« Je ne me considère pas comme exilée de ma terre natale. En fait, je n'avais même pas l'intention d'immigrer », dit Laila Lalami. La rencontre de celui qui allait devenir son mari, lors de la préparation de son doctorat aux Etats-Unis, explique l'établissement de l'auteure dans ce pays. Cette dernière souhaiterait voir plus d'implication de la part du nombre restreint de Marocains installés aux Etats-Unis. La littérature, à laquelle recourt l'écrivaine, est un mode d'expression, un regard posé sur le Maroc, mais venant de l'extérieur. C'est une littérature qui détourne également les jalons posés et tracés par un canon littéraire en imposant son propre style. Ce style adhère à la description des maux et d'un malaise socio-économique et reflète un fond réel : celui des pays du sud. Cette littérature est un mode d'expression qui revendique sa particularité, ses idées et sa vision en contestation d'une mondialisation galopante, synonyme d'acculturation.

La littérature d'immigration doit être perçue comme un pôle générateur d'idées, de savoir et de culture. Pour conclure, je citerai Fouad Laroui, selon qui, la diaspora marocaine serait perçue comme une source de devises... « c'est important d'accueillir des euros et des dollars, mais c'est aussi important d'accueillir des idées ». L'objectif de la littérature d'immigration est la promotion de l'image du Maroc afin d'empêcher l'opinion occidentale de succomber aux clichés qui deviennent réalité : la naissance et la recrudescence de l'islamophobie en sont un exemple.

### Notes

1. Lire le roman de Mohamed Terriah, *Les « Harragas » ou les barques de la mort*. Casablanca : Editions Afrique Orient, 2002.
2. Voir "*L'Exil*", [www.Périphéries.net](http://www.Périphéries.net)
3. Jay, Salim. *Tu ne traverseras pas le détroit*. Paris : Mille et Une Nuits, 2001 (44).

### Ouvrages Cités

- BACHELARD, Gaston. *L'Eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : Librairie José Corti, 1942.
- JAY, Salim. *Tu ne traverseras pas le détroit*. Paris : Mille et une Nuits, 2001.
- LAACHER, Smaïn. *Le Peuple des clandestins*. Paris : Calmann-Lévy, 2007.
- LALAMI, Laila. *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*. Paris : Anne Carrière, 2007.
- . «*A look into the Muslim Headscarf Hysteria in France*». *The Nation*, November 24, 2007.

### Articles de presse sur Laila Lalami

- Aujourd'hui Le Maroc*, 15 Février 2007.
- Jeune Afrique L'Intelligent*, semaine du 20 au 27 Mai 2007.
- La Vie éco*, 30 Décembre 2005.
- Le Journal hebdomadaire*, du 15 au 21 Septembre, 2007.
- Maroc en mouvement*, 04 Janvier 2007.
- Tel quel*, numéro 196.
- Washington File*, 21 juin 2006.
- «*L'Exil*», [www.Périphéries.net](http://www.Périphéries.net)